LARTÉGUY

Sauveterre

ROMAN



PRESSES DE LA CITE

83

SAUVETERRE

EL 8° Y
12983

DU MÊME AUTEUR

aux Presses de la Cité

Les centurions
Les centurions (illustré)
Les mercenaires
Les prétoriens
Les prétoriens (illustré)
Les tambours de bronze
Les chimères noires
Le mal jaune
Les baladins de la Margeride
Tout homme est une guerre civile, tome 1
Les libertadors, tome 2
Guerre civile
Le paravent japonais
Les guérilleros
Voyage au bout de la guerre
Tout l'or du diable
L'Adieu à Saigon
Fiu - Tahiti, la pirogue et la bombe
Le commandant du Nord

Editions G.P.

Le Dragon, le maître du Ciel et ses sept filles

Flammarion

Enquête sur un crucifié *(roman)*
Les rois mendiants *(roman)*

Gallimard

Saharo Au L.
La grande aventure de Lacq
Visa pour l'Iran

Le Mercure de France

Le Protecteur *(théâtre)*

Albin Michel

Clefs pour l'Afrique
Lettre ouverte aux bonnes femmes

Edition Spéciale

Les murailles d'Israël

La Pensée moderne

Les Dieux meurent en Algérie *(album)*
Les centurions du roi David *(album)*

83 NC
5-6

JEAN LARTÉGUY

SAUVETERRE

roman

PRESSES DE LA CITÉ
PARIS

DL-18-05-1983-13980



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© *Presses de la Cité, 1966*
© Presses de la Cité, 1983, pour la présente édition
ISBN 2-258-01191-4

Il n'y a pas de différence dans le sang des hommes ; il est toujours rouge.

Bouddha

Dans ce roman, les lieux, les situations, les personnages, même s'ils portent des noms connus, tout est imaginaire. J'ai choisi ce titre « Sauveterre » pour son sens : terre sauve, terre d'asile. Il existe bien en Lozère, entre Sainte-Enimie et Mende, un causse de ce nom. Mais jamais il n'y eut là de protestants ni de maquisards. Ils ne firent qu'y passer, comme ces huguenots qui infligèrent une sanglante défaite aux royalistes à la tour du Mazel, comme ces maquisards revenus du mont Lozère qui se firent massacrer à la Parade, sur le Méjean, alors qu'ils cherchaient à gagner les Cévennes.

J'aimerais cependant qu'on y retrouve ce qui appartient à tous les causses : les fermes abandonnées dont les toits s'écroulent en laissant voir leurs voûtes romanes ; l'hiver, les vents aigres et la neige qu'ils tourmentent ; l'été, les « sotchs », cuvettes bleues, étangs verts d'herbes vivantes au milieu des plateaux brûlés et morts, et, toute l'année, les grands troupeaux de moutons qui errent, harcelés par les chiens.

Je dédie ce livre à la mémoire de mon arrière-grand-mère, la Césarde de Peyverioles et à toutes les vieilles Césardes orgueilleuses et solitaires du pays de Peyres, de la Margeride, des Causses et des Cévennes. Seules, elles gardent encore le souvenir des quelques groupes de maquisards, hors-la-loi équipés de fusils de chasse, qui préféraient la rencontre des sangliers à celle des Allemands, déserteurs des guerres napoléoniennes qui avaient choisi de vivre dans la forêt plutôt que de mourir dans la gloire, camisards pourchassés par les dragons de Villars, chevaliers du Temple qui se déguisaient en paysans pour échapper aux argousins de Philippe le Bel. Ce sont elles qui m'ont transmis leur culte des réprouvés et leur défiance à l'égard de toutes les formes qu'a pu prendre le pouvoir à travers les siècles.

Jean LARTÉGUY.

Saint-Cézaire-sur-Siagne, mars 1966.

I

SÉBASTIEN JOSC

1er DÉCEMBRE 1965

Des vents glacés galopaient sur le Causse, soulevant la neige poudreuse, et dans le ciel poursuivaient en hurlant des nuages noirs. Sur une butte, à côté d'une tombe entourée d'une barrière de fer rouillée, quatre hommes creusaient une fosse à la barre à mine. La terre gelée éclatait en écailles dures sur lesquelles venait cogner le fer de la pelle. Parfois l'un des hommes jurait, un autre se raclait la gorge ou tapait du pied pour se réchauffer.

Il y avait là le docteur Sébastien Josc, maire de Sauveterre, Manuel, son régisseur, Fontugne, un berger du mas des Cabres, et Baptiste Pons dont la mère tenait l'auberge des Quatre-Chemins.

Sur la gauche, à trois cents mètres en contrebas, au croisement d'une route goudronnée et de trois chemins de terre, se dressait cette auberge, un bâtiment en aggloméré recouvert d'un crépi jaunâtre et au toit de tuiles mécaniques.

En face, la ferme brûlée des Puech où vingt-quatre maquisards, dont une femme, Nathalie, s'étaient fait encercler et massacrer, il y avait de cela vingt ans déjà, le 18 janvier 1944.

De l'autre côté de la route, pour perpétuer ce souvenir, se dressait un monument de ciment gris marqué d'une croix de Lorraine et d'une tête de mort. Le vent, la neige, la pluie, avaient effacé les noms sur la plaque de calcaire tendre fixée sur l'un des côtés du monument.

Sébastien, Baptiste et Fontugne étaient avec eux dans cet étrange maquis qui ne portait ni un nom de victoire, ni celui d'un homme de guerre, mais simplement un matricule : 147, numéro de code d'une vaste opération qui n'avait jamais été exécutée.

Après vingt ans, ils se souvenaient parfois d'un visage, d'un

geste, de la façon que l'un avait de remonter son pantalon, un autre de rouler sa cigarette ou d'appeler son chien.

Sébastien et Baptiste avaient pu s'évader de la ferme, Fontugne fait prisonnier et déporté était resté un an à Dachau. Il conservait du camp de concentration des sensations confuses de faim et de fatigue. Quand il était revenu, sans avoir rien compris ni rien appris, il avait retrouvé avec soulagement son ancien métier de berger.

Manuel n'était pas avec eux quand la ferme avait été attaquée. Il appartenait à un groupe F.T.P. des Cévennes et n'avait fait que trois ou quatre liaisons avec ceux qu'on appelait au sud de l'Aigoual « les soldats de Londres ».

Quand la fosse serait terminée, ils y enseveliraient celui qui avait été le chef de cette mission 147, l'ex-colonel Laurent de Portailles qui n'avait jamais mis les pieds sur le Sauveterre sauf pour y naître avant d'y être parachuté le 20 octobre 1943 — mais dont le nom y était exécré depuis des siècles par tous les protestants.

*
* *

A l'auberge, son corps attendait, couché sur une claie de bois. Des femmes vêtues de noir le veillaient, les unes lisant dans un livre de Psaumes, les autres égrenant le chapelet. Autour de ce cadavre qui n'appartenait ni aux unes ni aux autres, elles retrouvaient de vieilles haines religieuses et politiques que le temps et la misère n'avaient pas complètement éteintes.

— C'est vrai, demanda Manuel, qu'il a fallu séparer à coups de crosse Laurent de Nathalie, le vivant de la morte ?

Il jeta sa pelle, et Sébastien lui tendit la main pour l'aider à sortir du trou. Foutugne prit sa place.

— *Dueño*...

Manuel appelait parfois le médecin *dûeno*, patron, mais en même temps il le tutoyait avec ostentation pour montrer à tous qu'il restait un être libre.

— *Dueño*, est-ce que c'est vrai que toi et Pabanel vous avez marié Laurent et Nathalie avant qu'ils sortent en courant de la ferme sous les balles et qu'elle soit touchée ici ?... Il montra le grand porche qui se dressait, seul, debout au milieu des murs noircis et effondrés.

« Vous n'aviez pourtant pas le droit. Pabanel à cette époque ne pensait pas à se faire curé, ni toi à devenir maire. »

— Je t'ai déjà raconté vingt fois cette histoire... Tu crois que je te cache quelque chose ! Il n'y avait rien à cacher ; nous étions tous devenus fous, c'est tout.

— T'es emmerdant, Manuel, dit Baptiste en rotant après avoir bu une longue goulée de vin..., emmerdant comme une mouche à bœuf.

— Travaille, grosse feignasse, lui répliqua Manuel. Remplace Fontugne.

— J'ai le cœur faible, faut pas que je fasse d'effort.

Baptiste pesait plus de cent trente kilos. En 1943, il avait pu s'échapper parce qu'il était maigre, agile, et qu'il courait vite. Aujourd'hui, au bout de trois pas, il soufflait comme un phoque. Il avait une paire de fesses en guise de joues et trois plis de graisse qui joignaient le menton à la poitrine.

— Ça fait bien dix ans que je me vois plus pisser, disait-il avec satisfaction.

A plusieurs reprises, Sébastien, qui le soignait, avait essayé de lui imposer un régime en le menaçant d'une crise cardiaque. Mais ce gros homme était possédé du désir de se détruire et il avait besoin de s'empiffrer pour apaiser son anxiété maladive. Après la guerre, il s'était installé sur trois ans de souvenirs glorieux comme sur un tas de fumier. Avec eux, il s'était mis à pourrir sans rien faire d'autre.

Baptiste à deux reprises était parti à l'auberge chercher du vin. Il serait fin saoul pour porter le drapeau des anciens combattants.

La tête cachée par son passe-montagne d'où s'échappaient les quelques poils gris de sa moustache, Fontugne cognait avec sa masse en poussant des soupirs trop profonds. Les bergers souvent ne sont taciturnes que parce qu'ils n'ont pas l'occasion de parler et ne savent plus comment s'y prendre. Sébastien comprit que quelque chose le tracassait :

— Qu'est-ce qui ne va pas, Marcel ?

Le berger posa sa masse :

— Docteur... le colonel, normalement, on aurait dû l'enterrer dans le cimetière à côté de l'église, pas en plein champ, comme un huguenot. Le vieux Puech l'a assez répété qu'il était de l'autre bord.

Baptiste se tapa sur les cuisses :

— Marcel, t'as encore rien compris. On met le colonel à côté de Nathalie qui était parpaillote parce qu'il nous l'a demandé, même qu'il est revenu pour ça. Alors les autorisations, les histoires de curé, de pasteur et le reste, on s'en fout. Nous sommes à Sauveterre... Tu sais ce que ça veut dire, Sauveterre ? Qu'on n'a pas le droit de venir nous y emmerder avec leurs conneries de maintenant.

Sébastien s'approcha de la tombe voisine, ouvrit le portillon, et du plat de la main nettoya la dalle de sa neige :

NATHALIE PUECH
Juillet 1920 — Janvier 1944

Dans une heure, tout allait être consommé, et enfin réunis ceux que la mort avait séparés et que la vie pareillement aurait séparés. Car Nathalie et Laurent n'auraient jamais pu vivre ensemble.

La fosse était à peine terminée que, lointaine, tinta la cloche de l'église. Mais comme le vent mangeait la moitié des sons, on ne savait trop si elle sonnait le glas, l'angélus ou le début de la messe.

De la butte, Sébastien découvrait l'immense plateau où des cailloux gris et quelques arbustes ras crevaient la neige. Près des Quatre-Chemins-de-Bartuel, quelques frênes dépouillés tendaient leurs moignons noirs.

Il se rappela le vieux Puech, les yeux enfoncés dans les orbites, les gestes désordonnés, leur jetant l'anathème, quand penchés sur une carte ils s'efforçaient, avec Laurent, de mettre en place les quelques groupes minables de partisans qu'ils avaient eu tant de mal à recruter.

Puech citait l'Ecclésiaste : « Qui creuse une tombe y tombera, qui démolit un mur le serpent le mordra, qui arrache des pierres se blessera... »

Levant la tête, Sébastien s'était aperçu que Nathalie avait posé la main sur l'épaule de Laurent. Il avait alors compris qu'ils s'aimaient déjà, même s'ils semblaient se détester encore.

Du bout de l'horizon, des petits groupes d'hommes et de femmes se dirigeaient vers la ferme brûlée et le monument. Ce n'étaient encore que des points dans la neige, plus noirs que les cailloux et les buissons. Parfois l'homme ou la femme, tenant son chapeau d'une main, se retournait pour retrouver son souffle que lui coupait le vent. Certains avaient fait une dizaine de kilomètres à pied, d'autres venus en voiture se rassemblaient devant l'auberge. Mais aucun n'osait entrer.

La veille, Sébastien avait fait le tour de tous les hameaux et de toutes les fermes isolées pour demander à leurs habitants de venir à la cérémonie. Ils étaient tous là, chuchotant entre eux des remarques sur le mauvais temps qui allait durer, les prix qui montaient, la vie qui devenait trop chère et les impôts trop lourds.

Les quatre hommes descendirent vers l'auberge. A mesure qu'il approchait, Sébastien pouvait mettre un nom sur chaque visage. Il y avait les vieilles, les Césardes, là encore séparées en deux groupes bien distincts, les catholiques plus nombreu-

ses, plus négligées dans leur tenue, avec des coiffes et des châles par-dessus leurs manteaux, cherchant surtout à se protéger du froid ; les protestantes, strictes, avec leurs chapeaux de confection et leurs bottillons vernis. Au milieu, seule, Julie Panafieu, la Césarde des Crozes, emmitoufflée de fichus, son chien à longs poils sur les talons. Pour elle, le ciel était vide et les religions « des menteries ».

Quelques vieux encore, le facteur, un garde des Eaux et Forêts venu du Maroc, le fils Engelvin, qui avait fait l'Indochine et depuis ne faisait plus rien car il avait eu les fièvres, et quatre ou cinq couples de jeunes paysans qui s'accrochaient à la terre. A leur tête, Hector Cabral, en canadienne de l'armée américaine, les joues maigres, les yeux clairs, un béret sur son crâne qui se déplumait. Pour élever leurs troupeaux selon des méthodes modernes et vivre avec un certain confort, ils s'endettaient à Roquefort et au Crédit Agricole. Ils rêvaient de rentabilité, demandaient que la terre appartienne à ceux qui la travaillent ; ils connaissaient le Marché Commun et le Traité de Rome. C'étaient maintenant les meilleurs qui restaient. Débarrassés de leurs frères et sœurs qui étaient allés grossir dans les villes les bataillons gris et hargneux des poinçonneurs de tickets et des employés de la Sécurité Sociale, ils pouvaient rêver au jour où le Causse ne serait plus habité que par quelques grands troupeaux, à l'image de celui de Sébastien Josc, et dont ils seraient les maîtres mais non les esclaves.

Pabanel, le curé, était déjà arrivé, vêtu de la chasuble noire parsemée de larmes d'argent. Trois enfants de chœur l'accompagnaient, l'un portant la croix, l'autre l'encensoir et le troisième le goupillon. Pour ne pas avoir froid, ils avaient conservé leurs canadiennes sous l'aube blanche, ce qui les faisait ronds et gonflés comme des cailles de genêt. Claverie, le pasteur de Meyrueis, se tenait à côté de Pabanel, embarrassé dans sa robe noire à rabat blanc, passée par-dessus un costume de velours à grosses côtes. C'était la première fois qu'il se montrait publiquement avec le prêtre, la première fois qu'ils allaient officier l'un à côté de l'autre pour l'enterrement d'un homme qui ne croyait plus en Dieu ni aux hommes. Mais ils avaient choisi cet après-midi de novembre afin de célébrer la réconciliation de leurs deux Eglises, au-dessus du corps d'un réprouvé dont les ancêtres avaient traqué les huguenots jusqu'à Nîmes.

C'était la famille de Nathalie, les Puech, qui s'étaient dressés contre les barons de Portailles. Leurs mousquets tiraient des balles incisées en forme de croix sur ces cavaliers du roi dont ils avaient fait les suppôts de Satan.

Mince, blonde, le visage dur, Else, la femme du médecin, sor-

tit de l'auberge, les mains dans les poches, les lèvres serrées. Elle portait une toque d'astrakan noir, un manteau de cuir et des bottes fourrées. Hernan Lluch, le père de Manuel, l'accompagnait. Derrière, Mélanie, la domestique et le tyran du mas du Ricardès, les deux enfants d'Else accrochés à ses jupes.

— Alors, on y va ? demanda Baptiste.

Ils entrèrent dans la salle du café.

Entre deux cierges et quelques réclames d'apéritifs, le corps était allongé sur une de ces claies dont jadis on se servait pour rentrer le foin ou faire sécher les fromages.

La mère Pons, derrière son comptoir, en mitaines, le chapeau piqué par une épingle dans le chignon blanc, rangeait machinalement ses bouteilles. Le représentant devait passer le lendemain. Elle comptait sur ses doigts pour savoir ce qu'elle devait commander : quatre bouteilles de kirsch fantaisie, deux de calvados, cinq de rhum. En hiver, l'alcool partait mieux que les apéritifs.

Fontugne, Sébastien, le fils Engelvin, et Gervasy dont le père avait été tué au maquis, saisirent la claie par les quatre montants et la soulevèrent.

Dans son drap brodé, Laurent de Portailles ne pesait plus très lourd.

Sébastien Josc avait décidé qu'il ne serait pas mis en bière mais enterré, enveloppé seulement d'un linceul. C'est ainsi que l'on ensevelissait les chevaliers du Temple, fondateurs sur le Sauveterre d'une dizaine de fermes fortifiées, et les paysans qui se disaient leurs descendants. Cette tradition s'était conservée jusqu'au siècle dernier. Le médecin avait saisi cette occasion de la faire revivre.

Le visage découvert laissait voir le béret rouge et le haut de la tenue camouflée, proscrits eux aussi de l'armée française, les cinq galons d'or et la cravate de commandeur de la Légion d'honneur, auxquels l'ancien colonel n'avait plus droit puisqu'il avait été rayé de l'ordre et dégradé après sa condamnation à mort par contumace.

La maladie avait creusé le visage, aminci le nez à la courbure forte, faisant ressortir les maxillaires, et la mort avait agrandi démesurément les paupières.

Les quatre hommes montèrent la claie à l'épaule et sortirent en balançant le bras.

Baptiste se saisit du drapeau des anciens combattants posé contre un mur et qui pendait, gelé, au bout de sa hampe.

Deux voitures officielles, une D.S. et une 404 noires, débouchèrent dans un grand bruit de chaînes. Laurent avait cependant demandé qu'on ne prévienne personne de sa mort. Il ne

voulait pas que des camarades encore dans l'armée s'attirent des ennuis en assistant à son enterrement. Il ne voulait pas non plus donner des remords à ceux qui, par peur ou par lassitude, n'auraient pas voulu y paraître.

De la première voiture descendit le capitaine de gendarmerie de Mende, de l'autre un commissaire de police de Montpellier que l'on avait vu rôder sur le Causse la semaine précédente. Il disait appartenir aux Renseignements généraux.

Le gendarme, gêné, salua en portant la main à son képi, mais le commissaire garda le chapeau sur la tête.

Quand il vit l'uniforme, les médailles et les galons, il laissa échapper : « Tiens ! »

Avec sa serviette noire, son petit visage fripé et ses gestes saccadés, il ressemblait à un volatile de dessin animé.

Baptiste grogna des mots sans suite. Le vin et le froid avaient donné à ses bajoues une teinte d'aubergine.

Le cortège se mit en route, le drapeau devant, la croix derrière. Tous se courbaient pour donner moins de prise à la tourmente.

— Merde, laissa échapper le fils Engelvin, en glissant sur du verglas. J'ai manqué me péter la gueule.

Il n'y avait que trois cents mètres à faire de l'auberge à la butte, mais les rafales de neige entravaient la marche et aveuglaient les porteurs.

Pabanel voulut chanter le *Requiem,* mais sans succès.

Soudain, le vent tomba et les hommes et les femmes purent se rassembler à peu près en ordre autour de la fosse. Le curé prononça l'absoute et promena le goupillon autour du corps. Sébastien se baissait déjà pour refermer le linceul sur le masque de Laurent quand Pabanel lui cria :

— Attends !

Hommes et femmes s'étaient redressés. Ils se frottaient les mains et piétinaient autour de la fosse, à la fois pressés d'en finir à cause du froid et déçus que cela se terminât aussi vite.

Ils étaient venus, bien sûr, à la demande de leur maire dont ce colonel était l'ami, mais aussi parce qu'il était de tradition, quelles que soient les idées que l'on professe, d'accompagner un soldat à son dernier bivouac. Celui-là était venu mourir secrètement à Sauveterre près de celle qu'il avait aimée. Sa famille était originaire du Causse, lui-même y avait commandé un maquis, et quoi qu'il ait pu faire en Algérie, il avait ici des droits. La présence du gendarme et du commissaire, ces représentants de l'ennemi traditionnel, l'Etat, prouvait au moins qu'on avait eu peur de lui.

Non, l'enterrement ne pouvait se terminer ainsi, et tous ten-

daient la tête vers le curé. Pabanel hurla pour se faire entendre. Pourtant il avait du coffre et une voix brutale qui portait loin :

— Dieu seul a le pouvoir et les éléments pour juger un être et peser ses intentions. Le colonel Laurent de Portailles que nous enterrons fut notre chef dans le maquis ; il a été le compagnon de certains d'entre nous dans les camps de concentration. Il s'est battu partout où la France le lui demandait. Un jour il a eu à choisir entre sa parole et la discipline. Il s'est peut-être trompé, mais il a payé. Aujourd'hui ça le regarde et ça regarde Dieu.

» Il a voulu revenir à Sauveterre pour y rejoindre son épouse. Car moi, Pierre Pabanel, j'affirme que Nathalie Puech le fut devant Dieu, comme Sébastien Josc peut vous l'affirmer qu'elle le fut devant les hommes.

» Que Laurent de Portailles reste toujours pour nous le symbole de notre réconciliation entre catholiques et protestants, entre factions politiques ennemies, entre partisans déchirés de la discipline et de l'honneur.

» Qu'il dorme en paix près de Nathalie Puech. A toi, Claverie. »

Le pasteur aussi grand et mince que le prêtre était trapu et robuste, vint près de lui et posa la main sur son épaule. Etait-ce un symbole, était-ce pour se retenir au bord de la fosse ? Il força lui aussi la voix :

— Oui, qu'il dorme dans la paix du Seigneur, ce soldat perdu que Dieu saura bien retrouver. Il a scellé notre nouveau pacte d'alliance, celui de nos Eglises séparées qui, à Sauveterre au moins, ne le seront plus jamais, et celui de toutes les nations d'Europe qui ont perdu des siècles à se déchirer. En 1943, il y rêvait déjà avec le capitaine allemand Hugo von Puech-Berty, que Hitler fit pendre et dont Else, la sœur, aujourd'hui nous a rejoints.

» Oui, que cet homme de guerre soit le symbole de notre paix retrouvée et de notre espérance en cette Europe unie que nous ferons. Personne, quel que soit son nom ou son passé, n'a le droit de la détruire. Notre Père qui es aux cieux... »

Le pasteur Claverie croyait que l'on pouvait guérir le monde de sa folie par la réunion des Eglises, qui éteindrait les fanatismes religieux, que l'on pouvait mettre fin aux délires nationalistes par les Etats-Unis d'Europe, et, en faisant le Parc national des Cévennes, sauver la Lozère de la misère, la transformer en paradis et en refuge pour ceux qui se sentaient mal à l'aise dans le monde moderne. Mais une partie du Conseil des Eglises réformées et tout un clan de « Monsignori » du Vatican s'opposaient selon lui à cette réunion des Eglises, et Charles de Gaulle

ne voulait pas des Etats-Unis d'Europe, ni le préfet du Parc national. A tout propos, Claverie faisait allusion à ces forces obscures, maléfiques et rétrogrades qui contrariaient ses rêves généreux.

Plus réaliste, Pabanel souhaitait l'Europe Unie, mais n'était guère pressé de la voir venir, car il se défiait à la fois des Anglais et des Allemands. Il acceptait la réunion des Eglises, à condition qu'elle s'accomplisse sous la houlette du pape, et voyait d'un bon œil le Parc national pourvu qu'il ne change rien au pays, n'y attire pas des poètes barbus et chevelus, et qu'on ne remplace pas les paysans par des gardes assermentés.

Else s'était rapprochée de Sébastien et lui avait pris le bras. Derrière eux Manuel se raclait la gorge. Des femmes pleuraient sans avoir rien compris.

Baptiste était mûr pour faire une connerie et tout le monde autour de lui était prêt à l'approuver. Il tendit son drapeau à Engelvin, et, avant que Sébastien ait pu l'empêcher, hissa ses cent trente kilos de graisse sur le talus de terre. Il gueula plus fort que le vent qui venait de reprendre ses longs hurlements de bête :

— Quand on enterre nos morts, on aime bien être entre nous...

» Mais depuis qu'il y a de Gaulle, ses flics et ses barbouzes, c'est comme pendant l'occupation. »

On le fit descendre et il partit en chialant vers l'auberge, suivi de sa mère.

Sébastien cette fois ferma le linceul, en rabattant les plis sur le visage. Avec précaution, on descendit le corps dans la fosse. Chacun voulut jeter un peu de terre sur lui, mais c'étaient des éclats gelés, et tous eurent l'impression qu'ils lapidaient Laurent de Portailles. Les derniers se bornèrent à faire de la main le geste d'émietter la terre.

Plus tard, dans l'auberge où ils allèrent se chauffer, Hernan Lluch dit au médecin :

— C'était beau... Pourquoi ce gros imbécile de Baptiste a ouvert sa gueule ? C'était beau quand même... Il y avait tout : le ciel, les mésetas pelées, les hommes aux visages marqués, aux gestes maladroits, les femmes noires... oui, comme en Vieille Castille. Tu te rappelles, Sébastien, l'Enterrement du comte d'Orgaz par le Greco ? On a couché aussi le comte dans la terre avec son armure.

Après la cérémonie, le commissaire de police avait demandé un entretien à Sébastien Josc, qui avait accepté de le recevoir, mais seulement à la mairie et au début de l'après-midi. L'attitude du policier lui avait déplu et il tenait à marquer ses distances en se réfugiant derrière ses fonctions officielles.

La mairie était installée dans l'ancien presbytère abandonné. Dans la première pièce, une grande table, un buste de Marianne dont le plâtre s'écaillait, quelques chaises, des affiches. L'hiver, personne n'y entrait. Les réunions du conseil municipal se tenaient à l'auberge. L'autre pièce était l'antre de l'abbé Pabanel qui, pour quinze mille francs par mois, remplissait les fonctions de secrétaire de mairie. L'ameublement se réduisait à un grand poêle de fonte qui ronflait, des piles de dossiers poussiéreux, une table recouverte d'un mauvais tapis vert, et une machine à écrire dont personne ne savait se servir.

En attendant le commissaire, Sébastien se balançait dans un fauteuil, ses gros souliers dégoulinants de neige posés sur le rebord du poêle.

Il était maire de Sauveterre depuis huit ans et il faisait le compte des joies et des ennuis que lui avait valus sa charge. Ce n'était pas de bon cœur qu'il l'avait acceptée, mais tous s'étaient entendus pour lui forcer la main et le lier un peu plus à eux.

C'étaient les jeunes paysans qui avaient emporté sa décision. Ils l'avaient d'abord nommé président de leur S.I.C.A. (1), ce qui était normal puisqu'il était le plus grand propriétaire du Sauveterre avec le mas du Ricardès, ses 1 200 hectares de garrigues et de caillasses, ses 30 hectares de sotchs (2) cultivables.

Le maire précédent, vieil homme bougon et désabusé, ne voulait plus s'occuper de rien. Le bruit courut alors que Sauveterre allait être rattachée à Sainte-Enimie, et que la commune devait disparaître. Le bruit était faux. Il servit cependant d'argument à tous ceux qui voulaient faire de Sébastien leur maire. Les événements du 13 mai précipitèrent les choses. Les uns voulaient défendre la République, d'autres voulaient la mort de la « gueuse », mais tous se trouvaient d'accord pour que l'on mît fin à un régime de désordres sans grandeur et de petites combines dont ne profitait qu'un club d'initiés. Restait le plus important, l'essentiel même : la vie ou plutôt la survie d'une commune qui agonisait.

Le conseil municipal donna sa démission, la moitié des conseillers pour protester contre le coup de force des parachutistes, l'autre moitié contre les mœurs de la IV^{e} République, et tous pour s'élever contre la suppression de leur commune, que personne n'avait envisagée. Une liste de défense des intérêts du Sau-

(1) S.I.C.A. : Société d'intérêt collectif agricole.

(2) Sotch ou doline : sur les Causses, dépression circulaire ou ovale, dont le fond argileux retient l'eau et, en terrain calcaire, forme une zone plus ou moins étendue de culture possible pour l'orge et le blé.

veterre fut constituée. Sébastien avait accepté d'en faire partie comme second de liste. Il croyait ne rien risquer, mais Cabral, l'animateur des jeunes paysans, qui se présentait en tête de cette liste, démissionna et par cette subtile manœuvre le médecin se retrouva maire.

La première visite officielle que lui avait value son élection avait été celle d'Emile Granet, l'ingénieur des Eaux et Forêts.

— Mes respects, Monsieur le Maire...

Il était planté au garde-à-vous, devant cette même table, couverte du même tapis taché d'encre et troué par les cigarettes. Son béret frappé du cor de chasse avançait sur l'œil, sa veste avait la couleur sombre des forêts de l'Aigoual, et ses galons de lieutenant brillaient comme des rases à la fonte des neiges.

Quand il enleva son béret, il laissa voir un crâne tondu de collégien poussé trop vite en graine.

— Je tiens, Monsieur le Maire, à vous assurer d'abord de mes respects, et ensuite à vous rappeler que l'état des « menus produits » n'a pas encore été réglé. Les habitants du Causse ne nous aiment guère ; c'est une tradition. La forêt, dit-on, fait fuir le troupeau ; mais le troupeau dévore la forêt. Vos prédécesseurs partageaient les préventions de leurs administrés. Cela fait vingt ans qu'il est impossible de régler avec Sauveterre les droits que nous devons normalement percevoir sur chaque bête divaguante dans la forêt soumise.

Sébastien avait prié l'ingénieur de s'asseoir. Les journées lui paraissaient longues, « il avait son temps ». Else n'était pas encore entrée dans sa vie, ses amis étaient loin et ceux qui étaient proches n'étaient pas encore devenus encombrants. Il ignorait tout du rendement agricole et de la traite électrique des brebis.

En tirant sur sa pipe, il savourait ces termes étranges au parfum surréaliste : « les bêtes divaguantes dans la forêt soumise ».

Granet continua :

— Dans le cas des bêtes divaguantes, c'est-à-dire des bêtes d'un troupeau échappant au berger et allant errer dans la forêt, il est de tradition... que vous nous versiez dix francs par bovin.

— Nous n'avons ici que des brebis.

— Sachez, Monsieur le Maire, que les Eaux et Forêts ont tout prévu, même une table de compensation selon laquelle un bovin égale quatre ovins et deux caprins.

» Fixons donc le prix à deux francs cinquante par ovin... L'argent que vous nous verserez vous sera bien sûr retourné sous la forme d'une subvention pour l'équipement des chemins forestiers.

— Pourquoi vous le verser ?

— Le rite, Docteur, le rite. Sentez la nuance. Vous nous devez

une dîme, c'est un droit absolu ; vous êtes le vassal et nous le suzerain. Nous vous ristournons ce même argent. C'est une tolérance de notre part.

Il éclata de rire, et ce ne fut plus qu'un gamin :

— Nous sommes la plus vieille administration de France et nous tenons au souvenir de nos privilèges.

— Qu'est-ce donc que la forêt soumise ?

— Il s'agit de ces trois cent quatre-vingt-douze hectares de forêt communale s'étendant vers Lapeyrasse dont nous assurons depuis toujours la gestion et dont votre commune garde le revenu.

Du même coup, Sébastien Josc avait découvert la poésie que sécrètent parfois les très vieilles administrations, et il s'était fait un ami. Cette amitié résista même au Parc national.

Quatre ans plus tard, éclatait cette affaire. L'idée avait été lancée de Nîmes par Etienne Lahorgue, un amoureux de la nature, de la forêt et de la solitude. Il voulait que l'on fît de toute la Lozère et d'une partie du Gard une sorte d'immense parc semblable à ceux qui existent déjà aux Etats-Unis et dans certaines républiques populaires. Les Eaux et Forêts, qui rêvaient de reboiser les Causses et d'étendre leur empire à ces parcs, s'emparèrent du projet. Mais le parc n'était possible, selon la conception des Eaux et Forêts et de Lahorgue, que si l'on chassait les habitants de la région ou si on les transformait en gardes-pêche ou gardes-chasse.

Les jeunes paysans étaient venus trouver Sébastien Josc. Comme chaque fois qu'ils avaient à lui parler officiellement, c'était Cabral qui avait été leur porte-parole : il était toujours clair, précis et n'acceptait de verre de vin qu'après avoir expliqué son affaire. « Qui boit consent », disait-il.

— Monsieur le Maire, quand vous êtes venu vous établir au mas du Ricardès, nous étions tous prêts à partir. Vous nous avez redonné du courage. On a fait comme vous, on s'y est mis et on s'est couvert de dettes. Monsieur Lahorgue, bien sûr, c'est comme si c'était votre père. C'est difficile pour vous de lui dire ce que nous pensons tous de lui, qu'il déconne. C'est un poète et un professeur. Si les Eaux et Forêts s'installent, ils chasseront nos troupeaux... Les vôtres aussi.

» Quand les vieux seront morts, ces terres nous les voulons pour nous. L'Etat possède suffisamment de terres, et les gère mal. Un fonctionnaire, c'est feignant, et ça ne peut pas aimer une terre qu'il ne cultive pas pour lui. Alors il faut nous battre. Mais on ne sera pas seuls. Nous avons derrière nous tous ceux qui se battent à la fois contre les vieux qui veulent que rien ne change et contre un Etat glouton.

Sébastien s'était battu contre une partie de lui-même qui souhaitait la naissance de cette réserve de calme et de solitude où l'on aurait respecté les arbres et les rivières et le style des maisons, contre Etienne Lahorgue qui, à pied, arpentait les Causses, les Cévennes et l'Aigoual, entrant dans chaque ferme pour obtenir la signature de ses occupants à une pétition réclamant la création du Parc.

Mais Sébastien avait en partie obtenu gain de cause, et les limites du Parc avaient été ramenées aux régions inhabitées et aux forêts domaniales. Lahorgue ne lui en avait pas tenu rancune et lui avait répondu selon sa manière, en posant une question :

— Qu'est-ce qui a le plus de valeur : un homme ou une cathédrale ? A mon âge on choisit les paysages et les pierres, ce qui dure. Au tien, on préfère les hommes et ce qui passe...

Sans qu'il eût rien fait pour cela, le nom de Sébastien Josc commença à être connu, et ses initiatives furent combattues ou défendues avec d'autant plus de violence que le pays gardait secrètement la nostalgie des périodes troublées où s'affrontaient les clans, les religions, et les caractères.

On se rappela qu'il avait joué un rôle important dans la résistance, qu'il s'était même présenté comme député « de gauche » à la Constituante, et qu'il appartenait à une grande famille protestante. On pensa qu'il voulait faire une nouvelle carrière politique en se servant de Sauveterre comme tremplin. Le préfet le sonda sur ses intentions. Sébastien ne fit qu'en rire, aussi le jugea-t-on encore plus dangereux puisqu'il savait si bien dissimuler.

Le même jour, il refusa l'U.N.R. qui lui offrait un siège, et la « gauche » qui espérait grâce à lui s'installer dans une région où elle n'avait jamais pu s'implanter.

— Il est malin, disait-on, il se réserve.

A Paris, il fut jugé dangereux ; on décida de l'éliminer.

Dans l'euphorie de la victoire, les gaullistes en étaient venus à cette doctrine de tous les partis qui se voudraient uniques : ceux qui ne sont pas avec nous sont contre nous.

Ce fut le Capucin qui se chargea de l'opération. Il avait à régler avec Sébastien un vieux compte qui datait du 15 juin 1944, lorsque les quelques milliers de maquisards des Cévennes et de la partie sud du Massif central avaient fait de Sébastien Josc leur délégué pour rencontrer ce jour-là l'envoyé du général de Gaulle.

Il avait retrouvé le Capucin dans un petit café des bords de l'Allier aux vitres passées au bleu. Celui-ci l'attendait devant un verre d'apéritif sans alcool. De ce personnage rondouillard, à la

lèvre humide, sortit une voix aigrelette produite par un mécanisme qui devait se situer quelque part entre la gorge et le ventre :

— Vous n'avez pas été suivi ?

Le Capucin lui demanda alors son adhésion sans conditions à la personne du Général alors que Sébastien, selon les consignes qu'il avait reçues, venait poser des conditions à cette adhésion.

Ils ne purent s'entendre et Sébastien eut le mauvais goût de citer Corneille :

Jurez donc avant tout, sur cet auguste livre,
A ce roi que le ciel nous redonne aujourd'hui
De vivre, de combattre et de mourir pour lui.

Le Capucin, dévoué corps et âme à la personne de Charles de Gaulle, n'avait aucune idée politique mais seulement une admiration fanatique pour le maître qu'il s'était choisi. Il décréta ce Josc coupable du crime de lèse-majesté et le classa dans la catégorie « à éliminer ».

Une nuit de février 1962, deux hommes étaient arrivés dans la cour de la ferme avec une camionnette contenant des armes, des munitions et des explosifs qu'ils venaient de voler au camp de La Courtine.

L'un était un lieutenant, l'autre un sergent-chef. Ils se recommandaient d'un certain « Fabius ».

— Qui est ce Fabius ? avait demandé Sébastien.

— C'est le nom qu'a pris le colonel de Portailles dans l'O.A.S.

Il les laissa parler.

Les deux hommes venaient créer « un maquis » rural dans le cadre du plan « paso doble » mis au point par l'O.A.S. métro-section O.M. (Organisation des Masses). On abandonnerait le plastic devenu impopulaire pour des « opérations ponctuelles » soigneusement choisies et désignées par l'O.R.O. (Organisation, Renseignement, Opération).

Le lieutenant se grisait de ces précisions techniques, de ces noms de code qui ne représentaient que du vent, pour oublier qu'il n'était plus qu'un déserteur, avec toutes les polices et la sécurité militaire à ses fesses.

Sébastien l'interrogea :

— Une opération ponctuelle, qu'est-ce que c'est ? Un assassinat, un enlèvement ? Vous en sentez-vous capable ?

— On ne fait pas d'omelette sans casser les œufs, répliqua le lieutenant déconcerté.

— Ni une action subversive sans l'appui de la population.

— On peut la mettre en condition.

— Non.

— Vous êtes gaulliste ?

— Non plus. Un militaire au pouvoir, c'est déjà beaucoup. Il peut au moins ramener l'ordre. S'ils sont dix, ils vont s'entretuer et provoquer le désordre.

Puis, comme ils étaient épuisés, il leur avait servi lui-même du pain de ferme, du jambon et du vin. Il les avait regardés manger en silence, puis il leur avait parlé.

— Si vous êtes logiques et décidés, vous devez commencer votre première opération ponctuelle en me descendant sous mon toit, moi un médecin, pendant que ma femme et mes enfants dorment au-dessus. L'un des enfants s'appelle Laurent comme le colonel qui vous envoie et qui est son parrain, l'autre qui vient de naître, une fille, c'est Nathalie. Elle porte le nom de la femme que Laurent a aimée et que les Allemands ont tuée à côté d'ici.

Soudain il avait deviné le piège.

— Le colonel de Portailles ne vous aurait jamais envoyés car il sait fort bien ce que je pense. Pour rien au monde, il n'aurait accepté qu'à Sauveterre renaisse la guerre civile. Pour lui, c'était une terre d'asile, une terre sacrée.

» Est-ce lui qui vous a donné mon nom ? Est-il en France ?

Le lieutenant s'était embrouillé dans ses explications. Il avait été contacté par un certain X qui arrivait, paraît-il, d'Algérie et avait exhibé un ordre de mission signé de Salan. Toutes les liaisons étant interrompues avec Alger, il n'avait pu que lui faire confiance.

C'était lui qui leur avait donné l'ordre de gagner Sauveterre et de se présenter au docteur Josc, un sympathisant du mouvement.

— Les policiers ne vont pas tarder à arriver, dit Sébastien. Ils n'ont pas cessé de vous filer depuis La Courtine. Tous vos réseaux sont pourris et celui qui en tire les ficelles se trouve dans un petit bureau, pas très loin de l'Elysée. Vous n'étiez que des appâts.

— On repart, dit le lieutenant.

— Trop tard.

Sébastien avait réveillé Manuel, lui avait fait embarquer dans une remorque fermée deux béliers qu'il venait de ramener de Nîmes, puis les deux déserteurs cachés dans de la paille.

— Fais vite, dit-il. Tu les conduis à Millau en passant par les petites routes et tu reviens, toujours avec les béliers. Tu entends bien, tu arrives pour la première fois. On vient de me tendre un traquenard. Ces deux-là t'expliqueront.